

Entretien avec Jean-Marc Vivenza

(Février 2019)

À propos de la réédition de :

« René Guénon

et le

« Régime Écossais Rectifié »

1. Vous êtes l'auteur d'un « Dictionnaire de René Guénon »¹ et d'une étude sur la « Métaphysique de René Guénon »², montrant votre fort intérêt pour l'œuvre de René Guénon, quel est donc le contexte dans lequel fut rédigé, à l'origine, votre étude critique sur les positions de Guénon vis-à-vis du Régime Écossais Rectifié, de Martinès de Pasqually et de Louis-Claude de Saint-Martin, et quels sont les motifs qui vous poussèrent à publier ces analyses pour le moins sévères, qui ne furent pas sans susciter bien des réactions qui perdurent encore ?

La présente étude, proposée aux éditions « La Pierre Philosophale » en une nouvelle publication, largement revue et augmentée, fut à l'origine conçue comme une simple réponse à une situation relativement paradoxale qui s'était durablement installée au sein des structures pratiquant le Rite Écossais Rectifié en France, et dont il m'apparaissait évident qu'elle n'était plus acceptable, ni d'ailleurs fondée en validité.

En cette période antérieure qui date désormais de plusieurs décennies et nous ramène au troisième tiers du siècle dernier, les thèses et analyses de René Guénon (1886-1951), régnaient de façon incontestée et incontestable dans certains milieux traditionnels - en particulier les domaines maçonniques rectifiés placés sous l'influence des ouvrages et de la charge de Grand Prieur exercée par Jean Granger dit « Tourniac » (1919-1995), où de nombreux admirateurs de l'auteur du « *Symbolisme de la croix* » y étaient alors légions -, milieux où le corpus théorique guénonien était parvenu en beaucoup « d'Orients » à s'imposer en tant que boussole unique, invariante et infaillible de la vie initiatique.

La situation avait atteint de telles invraisemblables proportions, que dans les ateliers pratiquant le système établi par Jean-Baptiste Willermoz (1730-1824) lors du *Convent des Gaules* réuni à Lyon en 1778, les travaux ne portaient, de façon quasi exclusive, que sur les thématiques relatives aux grands sujets tirés des ouvrages de Guénon (symbolisme universel, unité transcendante des traditions, etc.), avec une forte

¹ *Dictionnaire de René Guénon*, Le Mercure Dauphinois, 2002.

² *La Métaphysique de René Guénon*, Le Mercure Dauphinois, 2005.

propension à l'admiration pour les courants spirituels orientaux vers lesquels il nous était suggéré de nous tourner derechef au motif de bénéficiaire, et s'instruire, de « méthodes » invocatoires ou méditatives que nous aurions « perdues » en Occident, ce à quoi se rajoutait, ceci de manière beaucoup plus problématique, en une situation qui finissait par atteindre un état de réelle schizophrénie, une forte tendance à critiquer directement le Rite Rectifié, dénonçant avec la force que donne la certitude d'une dogmatique intangible, les prétendues « erreurs », « égarements », « illusions », et autres qualificatifs dépréciatifs, de ceux qui, au XVIII^e siècle, avaient pourtant porté sur les fonds baptismaux les éléments qui formaient la base de l'édifice doctrinal et théosophique du système willermozien.

Anecdote frappante s'il en est, bien qu'étant encore assez jeune en ces questions mais néanmoins ayant réagi en exprimant notre vive surprise face à cette initiative, certains membres du Régime, et non des moindres en autorité, faisaient circuler à cette époque dans les ateliers et les parvis, une « pétition » (sic), afin de revenir sur la décision prise par Jean-Baptiste Willermoz en 1785 visant à écarter « *Tubalcaïn* » des rituels de l'Ordre, au profit de « *Phaleg* », encourageant ainsi chacun, et peu importait son « âge » initiatique, à apposer sa signature au bas d'un document que l'on souhaitait remettre officiellement aux membres du Conseil Général de l'Ordre, afin que la proposition fût examinée lors d'un prochain *Convent*³.

En conséquence, eu égard aux réactions disproportionnées qu'avait suscité une timide désapprobation vis-à-vis de la « pétition » évoquée, et de la formulation, fort discrète au demeurant, de quelques remarques interrogatives sur les éventuelles inexactitudes commises par René Guénon dans son approche du Régime Rectifié, il me sembla ensuite que les temps étaient venus, nécessairement, de rédiger une sorte de « mise au point » précise afin de permettre un changement d'optique salvateur dans le rapport à l'héritage initiatique transmis par l'intermédiaire de Jean-Baptiste Willermoz jusqu'à nous.

Cette brève « mise au point », commença son existence sous forme de copies artisanales puisque nous étions encore assez éloignés des possibilités de diffusion offertes par le monde virtuel, puis peu à peu gagna en épaisseur au fil des saisons, jusqu'à atteindre la dimension respectable d'une petite brochure, qui suscita des débats enflammés au point de générer d'authentiques ruptures brutales entre farouches partisans de l'infailibilité guénonienne, et le modeste nombre de ceux qui considéraient qu'une mise en lumière des limites identifiées et constatées chez Guénon lorsqu'il aborda la nature et les fondements du Régime Rectifié, était une œuvre essentielle si l'on voulait pouvoir poursuivre un cheminement cohérent en fidélité avec les enseignements de la Réforme de Lyon.

Certes, le style de l'étude s'apparentait, du moins à première vue puisque les thèmes ouvraient cependant sur des perspectives absolument fondamentales, à celui du

³ Le nom de « *Tubalcaïn* » en 1785, en raison des révélations de « *l'Agent Inconnu* », a été éliminé des rituels du Régime et remplacé par celui de « *Phaleg* », lors de la tenue du Directoire Provincial d'Auvergne à Lyon, le 5 mars 1785.

discours pamphlétaire, ceci afin de provoquer un « réveil » indispensable, style que nous ne regrettons pas et que nous avons d'ailleurs maintenu sans changement notable pour cette réédition en 2019, considérant qu'il conserve toujours, malgré les années écoulées, son rôle « pédagogique ».

Chose assez amusante à ce propos, alors que Guénon ne s'était jamais privé d'utiliser une langue plutôt aiguisée, parfois exagérément mordante et très souvent extrêmement rude et vexatoire à l'endroit de ceux qui étaient l'objet de ses critiques, auteurs innombrables flétris sous des guirlandes d'épithètes moqueurs et ironiques, le reproche principal qui nous fut fait, était d'avoir été trop sévère envers lui en usant d'une terminologie qui « choquait » les oreilles sensibles habituées aux louanges et aux odes prononcées à la gloire de celui, que l'on n'hésitait pas à qualifier en certains cénacles qui se réunissaient et agissaient à la périphérie immédiate des ateliers du Régime Rectifié, de « *témoin de la connaissance sacrée qui revivifiera pour nous la Parole des Maîtres en ces temps d'obscurité et d'occultation* » (sic !).

*

Ceci étant posé, nos critiques n'impliquent strictement, nous tenons à le préciser avec insistance, aucune minoration de notre part, bien au contraire, vis-à-vis de l'immense valeur des travaux portant sur la métaphysique effectués par René Guénon, la métaphysique dite « intégrale » qu'il exposa étant exceptionnelle à bien des égards, les points principaux de cette métaphysique participant de la doctrine de l'Infini et de la connaissance de la « Possibilité universelle » incluant l'Être et le Non-Être, et étant, contrairement à ce qui est parfois affirmé, totalement indépendants des thèses relatives à la « *Tradition primordiale* », au « *Roi du monde* » ou ses vues erronées sur l'ésotérisme occidental, l'illuminisme et la mystique chrétienne, points qui peuvent parfaitement, voire, nous n'hésitons pas à le soutenir, doivent être, étudiés, approfondis et même « pratiqués », en étant entièrement détachés des diverses conceptions professées par l'auteur des « *Principes du calcul infinitésimal* ». Il s'agit de deux domaines distincts, différents, qui n'interviennent en rien l'un sur l'autre, et participent de deux dimensions qui peuvent même être regardées comme dissemblables n'ayant aucune sorte d'interférence quelconque entre elles. On sait d'ailleurs aujourd'hui, que René Guénon, à une période où il ne soutenait pas encore les thèses qui le rendirent ensuite célèbre, fut amené vers l'étude de la notion d'Infini qui devint le centre initial de sa métaphysique, à partir de la découverte des réflexions de Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), ceci étant confirmé par les échanges qu'il eut avec Albert Leclère (1867-1920) - spécialiste des présocratiques s'étant penché sur les liens entre la religion et l'ontologie -, qui fut son professeur de philosophie en 1903 au collège Augustin-Thierry à Blois, montrant bien le caractère hétérogène des sujets ⁴.

⁴ « Il ne fait aucun doute que René Guénon aura eu une intuition de l'infini très jeune. On retrouve en effet cette compréhension de l'Absolu, claire et concise chez lui, dès ses premiers écrits de jeunesse, ainsi que dans ses toutes premières publications dans des revues diverses, alors qu'il côtoyait les milieux occultistes parisiens avant la Première Guerre mondiale. C'est d'ailleurs ce sujet de l'Infini qui semble aussi avoir guidé ses choix d'étudiant quelques années plus tard, alors qu'il se destinait à devenir professeur de philosophie. On sait que René Guénon devint bachelier ès lettres option philosophie en 1903, à l'âge de seize ans et demi, sous la tutelle de son professeur de philosophie Albert Leclère (1863-1920), docteur ès lettres, dont il reprendra d'ailleurs un temps la

2. Quelles sont les principales erreurs de René Guénon, ayant justifié la rédaction de votre livre en « dénonciation » ? Et vous attendiez-vous à des réactions aussi passionnelles, et parfois virulentes, des milieux guénoniens à votre égard, suite à la publication des vos analyses en 2007 ?

La « dévotion » envers René Guénon, notamment dans les pays francophones, demeure encore très importante, bien qu'étant bien moindre qu'il y a quelques décennies, cette « dévotion » excessive et souvent aveugle, étant entretenue en particulier dans quelques cercles marginaux isolés, et surtout très divisés et hostiles entre eux, qui se sont autoproclamés légataires universels et « gardiens » de la *doxa* guénonienne, dont l'existence se résume principalement, ce qui n'est pas la moindre des incohérences, à une hyperactivité généralement pseudonyme sur la toile mondiale, visant à dénoncer « ennemis », « traîtres » et « corrupteurs » à leurs yeux de l'héritage traditionnel.

Cependant comme notre jugement ne porte que sur certaines des erreurs théoriques de Guénon, en ne participant d'aucune antipathie, bien au contraire, envers l'homme et son action, nous ne prêtons conséquemment aucune attention aux aussi vaines que stériles polémiques qui ont accompagné la publication de nos travaux, ainsi qu'aux besogneux articles rédigés par les divers médiocres écolâtres de la cause prétendument « guénonienne », toutes tendances confondues, considérant, à l'identique de celui dont se réclament ces indigents perroquets, que « nous n'avons ni le temps ni le goût de répondre [...] à de vaines discutailles [...] ; le terrain sur lequel nous nous plaçons est tout autre, et nous n'avons pas de concessions à faire aux points de vue "profanes" »⁵ ; ayant par ailleurs fait nôtre cette remarque en forme de sentence :

*chaire au collègue Augustin-Thierry de Blois en 1918-1919, à son retour d'Algérie. On sait d'après des témoignages directs que Guénon fut fortement influencé par Albert Leclère, surnommé « l'excellent » par ses élèves. Il est d'ailleurs important de remarquer que les ouvrages de ce professeur, publiés entre 1900 et 1913, contiennent une grande quantité de sujets qui furent aussi abordés par Guénon dans son œuvre, en particulier ceux de la métaphysique pure, de la critique du monde moderne ou du système de pensée occidental, entre autres. En particulier, le chapitre « La science de l'irréel » du livre de Leclère intitulé « Essai critique sur le droit d'affirmer » (1901) traite en détail du concept d'inséparabilité de l'espace et du temps. Contrairement aux représentations mathématiques utilisées pour les modéliser, ainsi que des principes du calcul infinitésimal, identifiant d'ailleurs l'indéfini à l'infini mathématique, et présentant l'argument de Zénon (p. 126), sur l'impossibilité pratique de diviser l'espace indéfiniment, éléments repris par Guénon plus tard dans son propre ouvrage sur le calcul infinitésimal. On citera à cet effet ce passage significatif sur Gottfried Wilhelm Leibnitz (1646-1716) et la métaphysique, car une critique semblable sera utilisée par Guénon lorsqu'il parlera de l'aspect historique du calcul infinitésimal : "[Leibnitz] juxtaposa une science symbolique, le calcul infinitésimal qu'il créa, à une science réelle, spécifiquement différente de celle-ci, à savoir le calcul infinitésimal tel qu'il existe dans l'entendement divin, et auquel ne peut s'élever l'esprit de l'homme : il juxtaposa, à la monadologie qui est la vérité métaphysique absolue selon lui, la vérité scientifique, et à celle-ci la connaissance sensible qu'il ne condamna pas plus que l'autre : il admit des degrés dans la vérité des vérités hétérogènes, ce que jamais n'auraient admis les Scolastiques, qui entendaient entasser vérités absolues sur vérités absolues" (Albert Leclère, *Essai critique sur le droit d'affirmer*, Éd. Félix Alcan, 1901, ch. IV, p. 203).» (Cf. « René Guénon une intuition de l'Infini », Annexe, in R. Guénon, *Les Principes du calcul infinitésimal*, N.R.F., Gallimard, 2016, pp. 178-179).*

⁵ R. Guénon, *Le Voile d'Isis*, mai 1932.

« Nous n'acceptons jamais aucune polémique, ne nous reconnaissant pas le droit de quitter notre terrain pour nous placer sur celui de l'adversaire ⁶. »

*

Il nous est apparu en conséquence face à la situation décrite en préambule, que le devoir « d'inventaire » s'imposait si l'on peut dire, devant la répétition des discours mécaniques et stéréotypés, que des répétiteurs inintelligents déclamaient de façon régulière lorsqu'était abordé le sujet de l'ésotérisme occidental, et plus précisément, dès que l'on évoquait les trois figures principales qui participèrent au XVIIIe siècle en France du courant illuministe, à savoir : Martinès de Pasqually (+ 1774), Jean-Baptiste Willermoz et Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803).

Cinq motifs principaux nous sont en conséquence apparus devoir faire l'objet d'un redressement théorique :

- 1°) René Guénon refuse d'admettre que le Régime Écossais Rectifié est une métamorphose des Élus Coëns, et non pas une simple dérivation de la Stricte Observance.
- 2°) René Guénon s'est trompé sur l'architecture organisationnelle du Régime Écossais Rectifié.
- 3°) René Guénon déprécia les « opérations » des Élus Coëns, soutenant qu'il s'agissait de rituels de "magie cérémonielle", basés sur des pratiques théurgiques ; considérant par ailleurs que ce que Martinès appelait « réintégration » n'était que la restauration de « l'état primordial », lequel ne va pas au-delà des possibilités de l'être humain individuel.
- 4°) René Guénon ne voit pas en quoi, lorsque Jean-Baptiste Willermoz écarta « Tubalcaïn » des rituels du Régime Rectifié, il mit en fait en cohérence la nature de l'Ordre avec le « Haut et Saint Ordre » des élus de l'Éternel.
- 5°) René Guénon affirme de façon inexacte, que Louis-Claude de Saint-Martin, s'est enfermé dans le domaine du mysticisme, et par là-même s'est mis à distance de la voie initiatique, jugeant de manière absurde, que le « mysticisme relève exclusivement du domaine religieux, c'est-à-dire exotérique »

Et lorsque sont examinés attentivement ces points, une évidence apparaît et s'impose assez rapidement, évidence qui aboutit, objectivement - en mettant de côté un attachement d'ordre secondaire et « sentimental » à l'égard de l'auteur du *Symbolisme de la croix* -, à un constat difficilement contestable, c'est que René Guénon parla de « l'extérieur », et s'exprima sur des sujets qu'il méconnaissait faute d'avoir pu accéder, tant aux travaux des ateliers du Régime Rectifié qu'à ses différentes sources dans leur majorité inexploitées à l'époque, proposant en conséquence, hélas ! en toute logique, un discours entièrement décalé et singulièrement erroné, quant à la substance du Régime Écossais Rectifié, système issu sur le plan initiatique de l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Coëns de l'Univers et de ses enseignements, énonçant des inexactitudes patentes sur les formes organisationnelles du Régime édifié par

⁶ R. Guénon, *Le Voile d'Isis*, juin 1931.

Willermoz, ainsi que des jugements approximatifs sur la nature des connaissances et la transmission de Martinès de Pasqually, et enfin, pour couronner le tout, des considérations sévèrement dépréciatives à l'encontre de la « voie selon l'interne » préconisée par Louis-Claude de Saint-Martin.

Tout ce discours critique, René Guénon le soutiendra parfois contre les évidences elles-mêmes, et se refusa toujours de le corriger, au motif du refus d'avouer le caractère lacunaire de sa science en ces domaines résultant d'une conception limitée de l'initiation, aboutissant à une obstination coupable dans l'erreur que rien ne permet plus de justifier et de continuer à cautionner, sauf un entêtement reproduit de façon mécanique et qu'il faut bien qualifier de particulièrement « stupide », par des prétendus « disciples », qui n'ont même pas pour leur défense les excuses que l'on peut accorder à leur « maître » regardé à leurs yeux comme « infaillible », entêtement qui confine chez certains incontinents polygraphes avec la bêtise crasse et la reproduction mécanique et satisfaite de profondes âneries leur servant apparemment « d'habit à leurs rêveries », et qui relève, concrètement, de la célèbre sentence : « *Errare humanum est, perseverare diabolicum* ».

Cette attitude inexplicable et injustifiable, motivée par d'obscurs « sentiments » et de bien inexactes raisons, obligeait donc à ce que soit enfin entrepris un travail de clarification et d'explication de ce qui conduisit à la fois Guénon, mais également ceux se réclamant aujourd'hui de son œuvre, à considérer que la doctrine de Martinès de Pasqually, la perspective théosophique du Philosophe Inconnu et la rectification élaborée par Jean-Baptiste Willermoz, étaient toutes trois entachées d'un vice rédhibitoire les disqualifiant et les excluant catégoriquement, d'après l'expression choisie, des sphères réservées de la véritable « Tradition », alors même que c'est au contraire ce courant spécifique au sein de l'ésotérisme chrétien - dont participèrent les Élus Coëns, le cercles des intimes de Louis-Claude de Saint-Martin et l'Ordre des Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte -, qui est seul autorisé, selon bien évidemment les critères de la « Révélation », unique source de vérité et de crédibilité dans le cadre de « l'ésotérisme chrétien », à revendiquer une authenticité et un attachement indéfectible à l'égard de l'authentique « Tradition » fondée et appuyée, non pas sur les restes composites de l'héritage post diluvien et babélien, mais sur les enseignements reçus et délivrés au cours des siècles par les Patriarches, les Justes et les Prophètes, rappelée et remise en lumière par celui que le Philosophe Inconnu désigne sous le nom de Divin Réparateur. Cet ésotérisme, en effet « chrétien », dans la mesure où il se fonde sur le texte de la « Révélation », s'affirme donc comme détenteur des clés permettant d'accéder à la substance essentielle de la « science sacrée », et, à cet égard, est dépositaire des connaissances supérieures seules aptes à permettre à l'âme de parvenir aux régions invisibles dans lesquelles se situe l'informulable « Présence ».

3. Quelles sont les caractéristiques et les particularités de cet « ésotérisme chrétien » dont témoignent Martinès, Willermoz et Saint-Martin selon vous ?

La singularité de l'ésotérisme chrétien, notamment dans les formes qu'il prit au sein des courants de l'illuminisme en Europe au XVIII^e siècle, provient du fait qu'il considère qu'une part secrète de la « Révélation » a été réservée pour certaines âmes choisies, cette part n'ayant pas été entièrement intégrée à l'intérieur de l'institution ecclésiastique⁷, Jean-Baptiste Willermoz considérant d'ailleurs que depuis le VI^e siècle, l'Église a oublié une part non négligeable de l'enseignement dont furent dépositaires les chrétiens des premiers siècles, perte qui touche et concerne l'ensemble des confessions chrétiennes, d'Orient comme d'Occident, qui ont adopté les décisions dogmatiques des sept premiers conciles - et non en particulier l'une d'entre elles, car toutes souscrivent aux positions définies par le deuxième concile de Constantinople (553), et notamment les anathèmes prononcés contre les thèses d'Origène, portant sur la préexistence des âmes, l'état angélique d'Adam avant la prévarication, l'incorporation d'Adam et sa postérité dans une forme de matière dégradée et impure en conséquence du péché originel, et la dissolution finale des corps et du monde matériel -, qui conservent toute leur force d'application sur le plan théologique et dogmatique⁸.

L'idée de ces théosophes, combattue par l'Église, tous issus du courant illuministe, relève d'une intuition principale : l'origine des choses, le principe en son essence, n'est pas une réalité positive mais négative, de ce fait l'enseignement ésotérique considère qu'une « tradition » a été conservée, et qu'il est possible de la retrouver soit par l'effet d'une « illumination intérieure », soit grâce à des transmissions cérémonielles et rituelles.

Par ailleurs, leur conviction commune, était que le christianisme fut avant tout, et demeure, une authentique initiation. Ce discours se répandit auprès de nombreux esprits, et beaucoup adhérèrent à cette conception qui devint une sorte de vision commune pour tous ceux qui aspiraient à une compréhension plus intérieure, plus subtile, de vérités que l'Église imposait par autorité, voire qu'elle avait tout simplement oubliées⁹.

⁷ Lors de la publication de son livre, certes remarquable à bien des égards, nous avons signalé en quoi la position de Jean Borella, qui refuse l'idée d'un ésotérisme chrétien extérieur à l'Église, était problématique. (Cf. J.-M. Vivenza, *Analyse de « Ésotérisme guénonien et mystère chrétien » de Jean Borella*, (Delphica / L'Âge d'Homme, Paris, 1997), in *Connaissance des religions*, n° 55-56, juillet-décembre 1998, pp. 165-168).

⁸ Cette allusion à la perte par l'Église de vérités connues jusqu'au VI^e siècle, puis oubliées et même combattues par les clercs, se retrouve dans de nombreuses fois chez Willermoz, notamment dans le « *Traité des deux natures* », rédigé tardivement, entre 1806 et 1818. (J.-B. Willermoz, *Traité des deux natures*, 1818, B.M. de Lyon, Fonds Willermoz, ms 5940 n° 5.)

⁹ « Oui il y a un corps de doctrine purement ésotérique à l'intérieur du christianisme, c'est certain car il y a eu un énoncé de la bouche même du Christ. Le christianisme n'est pas seulement cette doctrine à coloration sentimentale, destinée à convertir le plus grand nombre d'êtres, mais aussi il renferme en soi, ou du moins il a renfermé en soi à l'origine, tout un énoncé de Connaissance auquel nous n'avons plus accès à l'heure actuelle et qui est tout à fait comparable aux énoncés ésotériques des autres religions ou traditions. Car Dieu lorsqu'il se

C'est ce que soutiendra positivement Jean-Baptiste Willermoz, en des termes extrêmement clairs : « *Malheureux sont ceux qui ignorent que les connaissances parfaites nous furent apportées par la Loi spirituelle du christianisme, qui fut une initiation aussi mystérieuse que celle qui l'avait précédée : c'est dans celle-là que se trouve la Science universelle. Cette Loi dévoila de nouveaux mystères dans l'homme et dans la nature, elle devint le complément de la science* ¹⁰. »

La voie initiatique occidentale issue de l'illuminisme mystique, participe donc d'une tradition, se revendiquant de la « *Discipline de l'Arcane* » ¹¹, où sont perceptibles les fondements d'une métaphysique relativement originale - qui n'a rien à envier aux affirmations les plus avancées des penseurs de la vacuité ontologique et du non-dualisme radical -, et dont la mise en œuvre fut l'unique possibilité d'accéder en Europe à la connaissance de ce « Néant éternel » qui s'éprouve originellement dans un « désir », une faim de quelque chose, une aspiration à un autre que lui-même que manifeste sa volonté, son « *Fiat* », désir qui constitue un mouvement intensément dialectique, une action au sein de l'immobilité infinie, faisant passer la Divinité du déterminé à l'indéterminé, produisant en elle de l'obscurité et de l'ombre et qui, pourtant, ne sont point totalement ténébreuses et obscures car ce « désir », cette soif, sont emplies d'une lumière quoique « en négatif », et bien que demeurant, pour l'entendement immédiat et la vision superficielle qui en restent à une vision première, une pure et totale nuit ontologique relevant du « *Soleil noir de l'Esprit* » ¹².

manifeste, le fait toujours sous les deux aspects ; Il parle aux foules et il donne aussi accès à qui peut l'entendre, aux mystères qui président à la création. » (Cf. Y. Le Cadre, Frère Élie Lemoine et René Guénon, in *Il y a cinquante ans René Guénon*, Éditions Traditionnelles, 2001, p. 166).

¹⁰ *Instruction pour les Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte*, 1784, Bibliothèque Municipale de Lyon, Fonds Willermoz, MS 5921.

¹¹ Le terme « *Discipline de l'Arcane* » provient, non du vocabulaire de l'Église antique, mais semble avoir été introduit dans la littérature théologique au XVII^{ème} siècle par Jean Daillé (1594-1670), théologien réformé, puis trouva, sous la plume de Fénelon (1651-1715), qui désigne du nom de « *tradition secrète des mystiques* » ce à quoi correspond cette « *disciplina arcani* », ou « gnose », un ardent avocat. Dans le manuscrit intitulé « *Le Gnostique de saint Clément d'Alexandrie* » (1694) - manuscrit inédit conservé aux Archives de Saint-Sulpice, puis publié pour la première fois, précédé d'une longue introduction, par le R.P. Paul Dudon, s.j., (1859-1941) en 1930 dans la collection des « *Études de Théologie Historique* » (Paris, Gabriel Beauchesne éditeur) -, Fénelon soutient que le Père grec, canonisé par l'Église (150-215), affirme que « *la gnose est fondée sur une tradition secrète* », ancienne et authentique qui provient des premiers siècles du christianisme.

¹² « *Le Néant a faim du Quelque Chose et la faim est le désir, sous forme du premier « Verbum fiat » ou du premier faire, car le désir n'a rien qu'il puisse faire ou saisir. Il ne fait que se saisir lui-même et se donner à lui-même son empreinte, je veux dire qu'il se coagule, s'éduque en lui-même, et se saisit et passe de l'Indéterminé au Déterminé et projette sur lui-même l'attraction magnétique afin que le Néant se remplisse et pourtant il ne fait que rester le Néant et en fait de propriété n'a que les ténèbres; c'est l'éternelle origine des ténèbres : Car là où il existe une qualité il y a déjà quelque chose et le Quelque Chose n'est pas comme le Néant. Il produit de l'obscurité, à moins d'être rempli de quelque chose d'autre (comme d'un éclat) car alors il devient de la lumière. Et pourtant en tant que propriété il reste une obscurité.* » (J. Böhme, *Mysterium Magnum*, III, 5, trad. N. Berdiaeff, Paris, Aubier Éditions Montaigne, 1945, t. I, p. 63).

4. Mais pourquoi alors, René Guénon semble s'être montré quasi indifférent à cette dimension proprement « ésotérique » présente au sein du christianisme, affirmant même que l'ensemble des connaissances sacrées étaient situées en Orient, et que l'Occident avait perdu son lien avec les sources effectives de l'authentique « Tradition » ?

Le problème de Guénon il est vrai, car problème il y a, c'est que sur divers sujets - en particulier ce qui relève de l'ésotérisme occidental et de la nature du christianisme -, Guénon s'est lourdement trompé, et a commis des erreurs notables, patentes et relativement importantes. Cela n'enlève rien à la valeur de ses contributions en d'autres domaines bien évidemment, mais n'autorise pas pour autant à s'aveugler volontairement sur les limites de son œuvre théorique et de ses analyses historiques qu'il convient de repositionner correctement, de sorte d'éviter de tomber dans des impasses catégoriques.

À cet égard, la profonde méconnaissance de Guénon s'agissant des richesses de l'ésotérisme occidental, alors qu'il ignorait l'allemand et ne s'intéressa jamais aux principaux auteurs de langue germanique, explique peut-être sa conviction sur la nécessité de s'ouvrir aux « lumières de l'Orient » qu'il identifiait avec l'image qu'il se faisait de la « tradition ésotérique », négligeant, faute des les avoir étudié et approfondi sérieusement, les fondements propres du vénérable héritage théosophique d'Occident passablement écarté de sa réflexion. L'aboutissement de cette ignorance chez Guénon à l'égard des sources, notamment germaniques, de l'ésotérisme occidental, est connu - celle-ci se doublant de la non reconnaissance de la valeur propre des « lumières » originales du christianisme -, soit l'impérative nécessité de s'ouvrir aux enseignements orientaux afin d'accéder aux méthodes capables de nous conférer les « outils de réalisation » dont nous serions dépourvus, ce qui l'amena logiquement à déclarer en 1935 : « *L'islam est le seul moyen d'accéder aujourd'hui, pour des Européens, à l'initiation effective (et non plus virtuelle), puisque la Maçonnerie ne possède plus d'enseignement ni de méthode* ¹³. »

C'est pourquoi, on pourrait, sans exagération aucune, parler d'ésotérisme « fantasmagorique » chez Guénon tant ses conceptions participent d'une vision relativement imaginée de l'Histoire, et d'une singulière idéalisation de « l'Orient » ¹⁴. Ainsi, en permanence sous sa plume, nous sommes renvoyés à des pactes, des

¹³

R. Guénon, *Propos à Jean Reyrol*, in P. Feydel, *Aperçus historiques touchant à la fonction de René Guénon*, Arché, 2003, p. 155.

¹⁴ Lorsqu'on se penche sur certains extraits de ses ouvrages, cette idéalisation quasi « naïve » de l'Orient, apparaît de façon évidente ; l'exemple du peuple chinois, dont on a pu apprécier depuis les vertus « pacifiques », notamment au Tibet, est assez éloquent : « *Les Chinois sont le peuple le plus profondément pacifique qui existe ; nous disons pacifique et non « pacifiste », car ils n'éprouvent point le besoin de faire là-dessus de grandiloquentes théories humanitaires : la guerre répugne à leur tempérament, et voilà tout. Si c'est là une faiblesse en un certain sens relatif, il y a, dans la nature même de la race chinoise, une force d'un autre ordre qui en compense les effets, et dont la conscience contribue sans doute à rendre possible cet état d'esprit pacifique...* » (R. Guénon, *Orient et Occident*, 1924, 1^{ère} Partie, Ch. IV, « Terres chimériques et dangers réels »).

complots, des décisions cachées, des pouvoirs effectifs inconnus de tous, des cénacles dirigeant le cours des choses et maîtrisant le destin des civilisations, se référant inlassablement à une grille d'analyse faisant intervenir une histoire secrète parallèle à l'Histoire visible qui ne serait qu'une sorte de premier plan superficiel sous lequel travailleraient, dans l'ombre évidemment, les initiés mystérieux, les fameux « Rose-Croix retirés en Asie après le Traité de Westphalie en 1548 », possédant le pouvoir véritable sur le monde loin des regards indiscrets.

À longueur de page, Guénon insiste sur le caractère non-connu de l'authentique vérité historique et nous entraîne dans des développements parfois délirants où il nous explique, avec un enthousiasme certain mais une efficacité contrastée, comment les événements obéissent à des lois et des jugements pris en « haut lieu », loin de la foule ignorante. Ainsi nous apprenons que dans les coulisses du temps, et ce depuis quasiment les origines, œuvrent des initiés en possession de la connaissance des mystères, guidant de manière invisible les « prétendus » dirigeants de la planète afin de les engager dans les « voies » préparées depuis longtemps par les maîtres de « l'Agartha » qui veillent sur les dépôts de la « Tradition primordiale »¹⁵.

Il serait facile de multiplier les exemples de ce type de discours présent dans l'œuvre guénonienne, cherchant à nous convaincre de la véracité des thèses exposées¹⁶.

*

Mais la source, peut-être la plus tenace des positions de Guénon, par-delà sa méconnaissance du domaine théosophique européen, a pour origine une influence problématique subie dans ses années de formation, qui lui fit tenir des discours ahurissants au sujet du christianisme, et surtout l'empêcha d'accéder à la connaissance des richesses propres de son mysticisme regardé comme du « sentimentalisme passif ».

Cette influence provient de celui qu'il qualifiait de « notre Maître » (sic)¹⁷, c'est-à-dire Albert de Pouvourville (1861-1939), dit « Matgioi », *Tau Simon* en tant qu'évêque gnostique, versé dans l'ésotérisme taoïste, qui soutenait la thèse d'une « dégénérescence » sentimentale du christianisme, devenu une religion consolante au prétexte qu'« aimer Dieu est un non-sens », la direction éditoriale de la revue « *La Gnose* », baptisée « *Organe officiel de l'Église gnostique universelle* », présentant le premier article publié par Matgioi en 1910 en ces termes : « *La Métaphysique jaune rejette toute intervention du sentiment dans la Doctrine, et proclame l'inanité des dogmes consolants et des religions à forme sentimentale* »¹⁸.

¹⁵ Lire sur le sujet : J.-M. Vivenza, *René Guénon et la Tradition primordiale*, La Pierre Philosophale, 2017.

¹⁶ Cf. *L'Ésotérisme de Dante, le Roi du Monde, Le Règne de la quantité et les signes des temps, Aperçus sur l'initiation*, etc.

¹⁷ R. Guénon [« Palingénus »], *La Religion et les religions*, *La Gnose*, n°10, septembre-octobre 1910.

¹⁸ Matgioi, *L'erreur métaphysique des religions à forme sentimentale*, *La Gnose*, n°9, juillet-août 1910.

Et ce que cache l'affirmation absolument invraisemblable, et insoutenable à bien des égards, de Guénon : « *le mysticisme proprement dit est quelque chose d'exclusivement occidental et, au fond, de spécifiquement chrétien* ¹⁹ » - point qui n'a été que très rarement mis en lumière -, c'est en réalité un soubassement apriorique à l'encontre du christianisme provenant directement des thèses de Matgioi, qui confine parfois en certains textes jusqu'au rejet pur et simple, en raison d'une opinion dépréciative résultant de cette influence qui devint ensuite une empreinte durable, et dont Guénon ne parvint jamais à se défaire.

*

Et voilà comment René Guénon a grandement et singulièrement erré sur des sujets pourtant cruciaux et fondamentaux, puisque touchant à l'essence même de l'ésotérisme chrétien, erreurs profondes qui sont le signe d'une carence théorique et doctrinale rendant inacceptables ses principales thèses lorsqu'il exprima un jugement à l'égard du Régime Écossais Rectifié, des Élus Coëns ou de la théosophie de Louis-Claude de Saint-Martin.

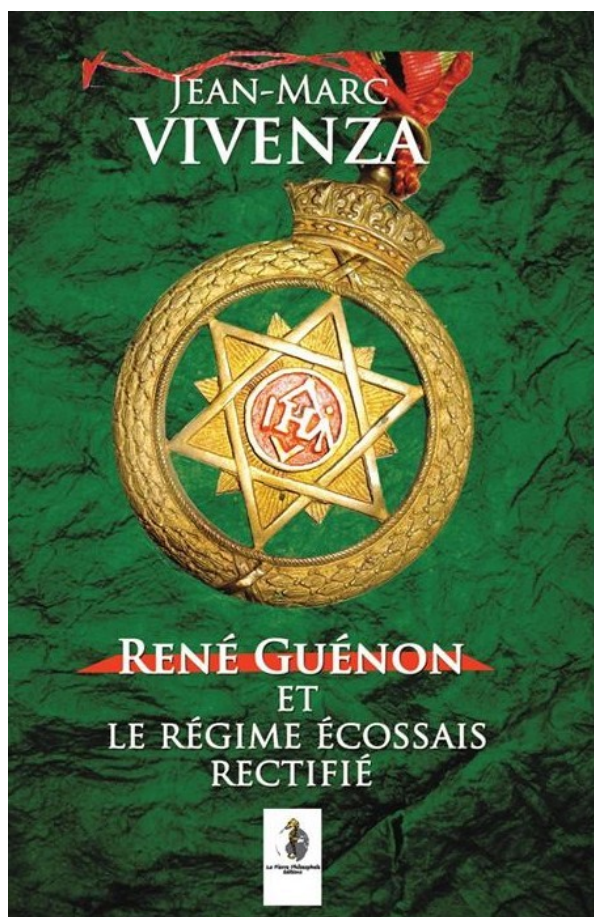
C'est donc toute la *doxa* guénonienne qui est frappée d'illégitimité de par son incapacité à appréhender - faute de posséder les outils adéquats -, les lumières propres de l'initiation chrétienne, et qui, ne voyant rien en elle, et pour cause, juge de façon brutale et péremptoire que, « *à bien des égards* », on n'y trouve rien d'essentiel. Or, c'est bien plutôt Guénon, malheureusement, par une rupture et une fermeture inexplicables vis-à-vis de la tradition occidentale, qui s'est rendu incapable de pénétrer au cœur de l'ésotérisme chrétien, n'étant jamais parvenu à en saisir la substance véritable, refusant de se donner la peine d'en comprendre la perspective spirituelle, restant dans une ignorance coupable et stupéfiante des plus grands textes de cette tradition ²⁰, regardant un cheminement dont il s'était tragiquement et volontairement coupé, avec une abyssale incompetence qui ne pouvait que le conduire à soutenir des thèses totalement inexactes, en absolue contradiction avec la réalité des faits les plus avérés et les plus assurés.

Que René Guénon, encore possesseur d'une « aura » de science et de connaissance pour un grand nombre d'érudits ou d'initiés, se soit à ce point trompé en ces matières est déjà lourd de conséquences pour la juste compréhension des enjeux initiatiques, mais que l'on puisse encore de nos jours, pour de nombreux et méritants disciples actuels de Jean-Baptiste Willermoz, en rester à ces erreurs manifestes et leur conférer une quelconque autorité, nous semble donc relever d'un aveuglement inexplicable et injustifiable, alors même qu'il importe, pour tout les « chercheurs » habités par une droite et sincère intention, de parvenir à pénétrer au centre des circonférences que la Divine Providence leur a permis de découvrir en les plaçant au sein du Régime Rectifié ou dans les assemblées saint-martinistes, d'en comprendre le sens effectif et

¹⁹ R. Guénon, *Aperçus sur l'initiation*, op.cit.

²⁰ Lorsque l'on songe qu'il se refusa toujours à lire sérieusement les rhénans (Susso, Tauler, Eckhart, etc.), ainsi que les principaux mystiques et docteurs de l'Église dont il n'avait qu'une connaissance superficielle, on s'explique beaucoup mieux certaines prises de positions assurément bien étonnantes.

la valeur précise, de manière à ce qu'ils se rendent aptes d'allumer correctement, c'est-à-dire en ayant conscience de participer à une « opération » bénie de réconciliation, les diverses lumières d'Ordre, de sorte que, par leurs efforts répétés et continus, soit enfin relever l'autel d'or du Temple invisible.



**René Guénon
et le
Régime Écossais Rectifié**

La Pierre Philosophale, 2019, 232 pages.

<http://www.lapierrephilosophale.com/livres-rene-guenon-et-le-regime-ecossais-rectifie.html>